



*L'analyse géographique conclue à des frontières imprécises prouvant que l'Europe a une identité qui, selon les vicissitudes de l'histoire, voit son champ spatial s'élargir ou se rétrécir. La question fondamentale consiste à chercher les caractéristiques de cette identité. Il est impératif de réveiller la mémoire d'une Europe qui doit savoir qu'elle est à la fois ancienne et future. Cet appel à la mémoire conduit à proposer un tableau des nombreux fils de l'Europe fournis par l'histoire.*

par le Recteur Gérard-François DUMONT.

Le Grand Larousse Encyclopédique (article Europe) donne une définition de référence :

“Le terme d'Europe paraît avant tout géographique, mais la difficulté de lui attribuer au cours des temps des frontières constantes, suggère que ce terme a aussi un contenu historique. Terre privilégiée pour l'habitat humain, région à pénétrer, les races les plus variées s'y sont mêlées et la civilisation a souvent profité de ces rencontres.”

Dans une perspective braudélienne, l'Europe est aussi le continent le plus profondément pénétré par la mer, celui où elle a joué un rôle historique essentiel.

Quant au Petit Robert, il écrit dans son édition de juillet 1995 que l'Europe est “le plus mal délimité” des continents. Va-t-elle de Brest à Brest-Litovsk, en Biélorussie, naguère polonaise ? Va-t-elle “de l'Atlantique à l'Oural”, selon la formule du Général de Gaulle ?

“Depuis plusieurs siècles, c'est à la Russie que l'on demande de fixer les limites symboliques du continent européen. Le critère est, là, politique. Les monts Oural ainsi que le fleuve Oural qui se jette dans la mer Caspienne sont, par tradition, considérés comme les supports orientaux du continent. Ce choix ne relève pas de la géographie, mais de l'histoire.”

### Des frontières mouvantes Une identité ouverte sur le monde

En effet, c'est l'Histoire qui décide, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, de considérer la Russie comme faisant partie de l'Europe, après que Pierre Le Grand eût ouvert un débouché sur la Baltique aux dépens de la Suède et, à la suite de cette action militaire, eût fondé sa

capitale Saint-Petersbourg, marquant l'ancrage volontariste de ce Tsar à l'Europe. Cette nouvelle capitale, fondée exactement le 14 mai 1703, symbolise la Russie européenne, passionnément, ... y compris dans ses pires utopies.

Cet exemple met en évidence la question actuelle des limites orientales de l'Europe, qui n'est pas seulement contemporaine. Elle résulte d'une histoire où il a fallu composer avec la géographie. L'Afrique



et l'Amérique sont clairement délimitées par leurs côtes ; l'Europe n'est pas a priori un continent ; ce n'est que la pointe d'un vaste ensemble spatial qui apparaît comme un continent unique : l'Eurasie.

Pourtant, les Grecs considèrent déjà qu'il convient d'opérer une distinction. Le grand médecin Hippocrate opposait l'attrait des Grecs (et subséquentement des Européens) pour la démocratie à la capacité des Asiatiques à s'accommoder de régimes autoritaires. Les guerres contre l'Empire perse étaient menées dans cette logique. Même si cette opposition est discutable dans la réalité, elle va former une sorte de fond idéologique encore présent au XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi certains bons

esprits expliquent que les excellents résultats économiques - non prévus par les experts - de l'Asie par rapport à l'Afrique se comprennent par le “despotisme asiatique”. Ce jugement “d'experts” s'avère pourtant erroné à double titre : d'abord, ces pays asiatiques ont connu un développement économique étonnant ; ensuite, il y a eu un “progrès démocratique” certain, notamment dans des pays comme Taïwan, la Corée du Sud, ou la Thaïlande alors que, dans le même temps, se développaient des “despotismes africains” en l'absence de progrès économiques substantiels.

En fait, l'Europe culturelle a une aire géographique flottante. Avec l'Empire romain, elle se diffuse à partir de Rome, ville européenne, sur toute la Méditerranée, monte jusqu'au Nord de l'Angleterre et à l'Est jusqu'à la Dacie, ce qui n'empêche pas chaque province de contribuer de manière singulière à une romanité multiple. Sur cette partie que la géographie appelle l'Europe, Rome étend donc son empire de l'Écosse à la Sicile et de la Galice à la future Roumanie. Mais, en même temps, cet espace romain

intègre un clivage entre l'Occident latin et l'Orient grec, clivage politique entraînant des pratiques culturelles différentes. Certes, il existait déjà, avant la romanité, des différences culturelles. Mais elles vont prendre une dimension politique supplémentaire, avec, par exemple, la rivalité entre Antoine et Octave. Plus tard, le clivage impérial va se dédoubler en deux christianismes avec le schisme d'Orient en 1054. C'est la séparation entre la papauté romaine et le monde grec orthodoxe. Cette séparation se retrouve encore aujourd'hui, puisqu'elle est au cœur du principal conflit européen actuel avec, d'un côté, la Croatie (et la Slo

vénie) romaine catholique et, de l'autre, la Serbie orthodoxe. Le rêve d'unifier en un seul pays - la Yougoslavie - tous les Slaves du sud n'a jamais pu se réaliser, sauf dans une période autoritaire.

Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, la capacité de concrétiser la frontière de l'Europe a failli se traduire dans "l'avenir radieux". En alliant le pire de l'utopisme européen au pire de l'activisme politique, Lénine a essayé de séparer la technique occidentale de production matérielle et industrielle de sa matrice culturelle, en faisant "table rase" du passé culturel. Ainsi, même si l'idéologie communiste faisait de nombreuses références aux idéaux de la Révolution française (dans sa phase historique de 1793) et à la philosophie allemande (Hegel, Marx), les dirigeants soviétiques de la Russie, ou plutôt de l'U.R.S.S., ont

cherché à s'extraire définitivement des aspects fondamentaux de l'héritage culturel européen, sans se rendre compte qu'ils étaient restés européens, tout simplement ; ils ont amplifié certaines valeurs européennes, inversé et perverti d'autres.(12) On sait comment la tentative a implosé et par quels canaux les valeurs héritées sont réapparues, de façons d'ailleurs variées, selon les héritages propres aux lieux.

En définitive, on ne peut que conclure à l'impossibilité de donner une frontière géographique certaine à l'identité européenne. La Turquie ne symbolise-t-elle pas particulièrement cette réalité, elle qui abrite Sainte-Sophie dans une ville qui fut successivement la Byzance grecque, la Constantinople romaine et l'Istanbul ottomane ? Elle qui porte encore la province que Cicéron a gouvernée (la Cilicie) ; qui protège, pas seulement à des fins touristiques, la tombe de Saint-Paul ; dont une partie du territoire, au-delà de la rive Nord du détroit du Bosphore, se trouve en Europe géographique.

Cette question des frontières de l'Europe ne connaît donc que des réponses circonstanciées, mais ne correspond-elle pas au fait que l'Europe, comme le montre son histoire, a une identité ouverte sur le monde, une largeur d'esprit qui,

selon les cas, conduit à des progrès ou, parfois, à des ravages ? En tout cas, l'absence de définition géographique ne varie pas prouve a contrario que l'Europe ne peut se reconnaître que dans une identité, c'est-à-dire dans un ensemble de valeurs qui font sa personnalité, des valeurs issues d'un mélange de religion et de philosophie, mais aussi d'une pratique particulière du politique. Si les apports religieux sont souvent implicites et forment une base solide, ceux de la philosophie, bien que plus tardifs, ne le sont pas moins. Bien avant le siècle des Lumières, l'empereur Marc Aurèle (121-180) écrit dans ses Pensées, faites d'un pessimisme actif ou stoïque, qui s'oppose à l'espérance chrétienne mais la complète néanmoins dans son expression quotidienne :



*Bientôt dix États rejoindront l'Union européenne qui agrandira ainsi ses frontières de 4600 kilomètres.*

"Tout le temps que dure la vie n'est qu'un point dans l'espace. La matière qui forme sa substance est dans un perpétuel changement ; ses sensations sont obscures ; son corps composé de nombreux éléments n'est que corruption. Son âme n'est qu'un vent subtil ; son sort, une véritable énigme ; sa réputation, un fantôme. Bref, tout ce qui regarde le corps a la rapidité d'un fleuve ; tout ce qui regarde l'âme est comme un songe et une fumée. La vie est un perpétuel combat, une halte sur une terre étrangère ; enfin la renommée qui attend l'homme après sa mort n'est que l'oubli. Qu'est-ce donc

qui peut le diriger dans une route parsemée d'écueils ? Une seule et même chose : la philosophie."

Des philosophes grecs jusqu'à nos jours, l'histoire est parcourue par une "philosophie européenne" patiemment élaborée par plus de 2500 ans d'efforts individuels qui deviennent, au cours du temps, des acquis collectifs.

## Les legs politiques

### De l'Empire romain à la subsidiarité européenne

D'un point de vue politique, l'Europe conserve, à travers les siècles, la marque de l'Empire romain, qui a laissé le souvenir d'une dimension spatiale considérable, d'une organisation efficace

pour parvenir à maîtriser, à régenter des territoires et des peuples fort variés. Nul n'ignore l'importance de ce monde politique qui créa des villes et des voies de communication, selon un modèle et des techniques semblables, dans tous les territoires qui dépendaient de lui. De la Syrie à la Gaule, ce sont les mêmes temples, les mêmes aqueducs, les mêmes arènes. Celui pour qui la télévision n'a d'intérêt que dans les reportages sportifs n'a pu qu'être étonné par ce championnat du monde cycliste qui se déroulait en décembre 1994, au milieu des ruines antiques d'Agri-gente, et les Américains, ces "autres Européens", ne se lassent pas d'admirer notre passé architectural. Ainsi, tout un ensemble

de villes et de pays sont empreints d'un héritage de romanité, ont conservé l'influence de Rome non seulement sur leur sol, dans l'architecture et l'urbanisme, mais aussi dans les mœurs, la société, les institutions, la pensée, le droit. Cette Rome, elle-même, avait puisé largement dans le monde étrusque et dans le monde grec.

L'influence de la romanité s'arrêtait aux limes, aux frontières de l'Empire romain au-delà desquels il n'y avait que des peuples "barbares", ce qui signifie des peuples qui n'avaient pas subi cette influence.

Les migrations de ces peuples barbares et les faiblesses inhérentes à l'Empire allaient le conduire à la dislocation, car il était devenu incapable d'opposer des forces suffisantes aux nouveaux arrivants, afin de les assimiler tout en assurant l'expansion de sa civilisation. Bien que les barbares aient fini par adhérer à certains aspects culturels des espaces où ils s'installent, cet Empire sombrera. Dans le contexte de l'effondrement de l'administration romaine, les barbares ont apporté, à une époque que l'on peut qualifier de "siècles obscurs de l'Europe", un sens de l'organisation fondé sur des valeurs guerrières qui privilégient la hiérarchie et l'obéissance au chef (souvent élu, il faut le remarquer). Cette organisation sociale différente, adaptée aux circonstances postérieures à la chute de l'Empire romain, se perçoit bien, par exemple, chez Clovis en France ; si elle permet de gérer la survivance d'une population sur les territoires anciennement romains, elle ne permet bien sûr pas d'englober ces terres dans une nouvelle administration commune.

Mais la chute de l'Empire romain vint surtout de l'intérieur, avec un déclin démographique certain, une incapacité croissante à pérenniser les méthodes et l'état d'esprit permettant de gérer un empire aussi vaste. Alors, le sentiment d'appartenance commune connaît un déclin et disparaît finalement sous la poussée de la "régionalisation germanique". Le partage de l'Empire sous Théodose en 395 entérine ce déclin.

Plus tard, le rêve d'une Europe unifiée sur le mode impérial est davantage un rêve de clerc. Néanmoins, il n'apparaît guère possible d'effacer les coupures intra-européennes, suite à la prise de pouvoir de peuplades germaniques chacune avide d'indépendance ; effacer la coupure de 395 l'est encore moins. Il s'agit alors de tenter d'unifier politiquement les peuples d'Occident, et ce uniquement en faisant revivre l'Empire de Rome, indépendant de l'Empire byzantin resté romain de nom, mais grec de fait. Théodoric le Grand se pose en héritier de l'empire d'Occident ; il revendique comme Clovis le titre de consul qui fait partie de la titulature impériale, il impose le droit romain à tous (v. 500), mais il règne sur un espace limité. Une des premières tentatives d'une "construction européenne" qui rencontre un certain succès, c'est la grande œuvre de Charlemagne, couronné empereur à Rome par le pape Léon III, le jour de Noël de l'an 800. Naît alors le "Saint Empire

romain", auquel on n'ajoutera les termes de "nation germanique" qu'après 1356 (Bulle d'Or).

Aidé par les moines de Saint-Benoît, l'Empire carolingien a en effet réussi à administrer dans une paix toute relative les peuples différents qui le composaient. Un des meilleurs historiens des origines de la nation française, Ferdinand Lot, évoquant "l'Union européenne" réalisée par Charlemagne concluait :

*"L'empreinte aura été si forte qu'au sein de chacun de ces États subsisteront, dans les institutions, dans le droit, dans l'organisation ecclésiastique et dans la culture, assez d'éléments communs pour qu'une civilisation européenne puisse se maintenir au Haut Moyen Age. Cette civilisation, c'est le règne de Charlemagne qui l'a rendue possible."*

Même si on ne va pas aussi loin dans l'appréciation de l'œuvre unificatrice de Charlemagne, il n'en reste pas moins que cet empereur a refondu et donné vie au rêve de l'unité européenne (l'unité romaine, dans son esprit) dans la réalité administrative et politique. Parce que les peuples qui étaient censés vivre ensemble n'avaient guère de "conscience européenne", parce que les conditions matérielles (économie, transports, Etats) n'étaient pas réunies, la tentative d'unification de Charlemagne était destinée à l'échec. Plus tard, à la mort de Louis le Pieux (840), le partage de cet empire d'Occident entre ses fils confirme l'impossibilité politique d'une "Europe réunie" et favorise l'émergence de futurs antagonismes, d'autant plus que le traité de Verdun de 843 consacre la coupure linguistique entre les mondes de la Francie au sens strict et celui de la germanité. Face à l'unité européenne rêvée, incarnée par Lothaire qui conserve le titre impérial, les différents peuples commencent à s'ériger en nations et vont s'opposer pour la suprématie politique. Les "guerres civiles" des siècles suivants, y compris celles du XX<sup>e</sup> siècle, résultent notamment des discordes introduites lors de ce nouveau partage de l'Europe au "long du Rhin", déjà jadis frontière entre la "civilisation romaine" et la "barbarie germanique".

Au X<sup>e</sup> siècle, une nouvelle tentative de rassemblement fut conduite par Othon Ier, couronné par le pape en 962. D'autres suivirent, pour imposer une autorité politique européenne unique. Les princes de Saxe, de Hohenstaufen et de Habsbourg souhaitèrent s'approprier une prérogative impériale. La France, de



François Ier jusqu'à Louis XIV, se battit avec succès contre cette prétention au "pouvoir européen universel" et essaya à son tour d'imposer une pax franca à l'Europe. Grâce à son poids démographique, à l'étendue de son territoire et à l'organisation centralisée de l'Etat, la France du XVIII<sup>e</sup> siècle est devenue hégémonique. Napoléon Ier, s'appuyant sur l'idéologie de la Révolution et sur la force de l'idée de "nation" léguée par les rois de France, voulut être un européen. Au XX<sup>e</sup> siècle, Hitler, bien que poussé par

une idéologie anti-humaniste et une mystique empreinte de paganisme, l'autre volet du pire "utopisme européen", tenta d'apparaître comme l'héritier du Saint Empire romain en s'en faisant présenter les emblèmes après l'Anschluss de l'Autriche.

La construction européenne entreprise depuis la seconde guerre mondiale, si elle vise un objectif d'unification, comme les précédentes, se veut, dans l'optique démocratique, une démarche volontariste des peuples, même si des résidus d'impérialisme administratif et bureaucratique apparaissent lorsque les décisions européennes omettent le respect de la subsidiarité (à suivre). ▲

G-F.D

Le professeur Gérard-François DUMONT, auparavant recteur de l'académie de Nice, enseigne à l'Université de Paris-Sorbonne. Il préside le conseil scientifique du projet "Des racines pour une identité européenne" de l'association Idées Nouvelles Europe et dirige la revue des questions géodémographiques *Population & Avenir*. Il vous donne rendez-vous dans les prochains numéros pour aborder les thèmes suivants : les legs religieux, artistiques et intellectuels – égalité, respect et tolérance (n°2), la liberté (n°3), créativité et ouverture – la séparation des pouvoirs – héritage commun et génie des peuples (n°4).